

IV

LE PAGE DE L'EMPEREUR

Quatre ans se sont écoulés : nous sommes en 1810. De grands événements se sont accomplis. La carte de l'Europe a été transformée à plusieurs reprises, et Napoléon est le transformateur. L'armée française est entrée dans toutes les capitales; elle a livré des batailles sanglantes; les peuples se sont rués l'un sur l'autre, et ces marches, et ces batailles, et ces terribles rencontres ont porté la gloire de l'Empereur au comble. En 1810, le nom de Napoléon et celui de la France emplissaient le monde.

Mais si l'Empereur a vu la gloire lui sourire, il a éprouvé de cruels déchirements; le joli enfant que nous avons vu, en compagnie d'oncle Bibiche, animer de son rire joyeux le parc de Saint-Cloud, le petit prince Charles-Napoléon, n'est plus. Il a été enlevé par la terrible maladie de l'enfance, par le croup, laissant au cœur de l'Empereur une blessure qui ne s'est jamais complètement fermée.

Antoine, Antoine Peyrolles, la Jambe de bois, comme on l'appelait dans le quartier de l'Hôtel de Ville, qui avait laissé sa jambe de chair et d'os sur le champ de bataille d'Austerlitz, avait été fait sergent instructeur au lycée Napoléon: car, en ce temps-là, les écoliers des lycées recevaient un commencement d'instruction militaire, coutume qu'on a tenté de rétablir, il y a quelques années, avec les bataillons scolaires.

Pour Peyrolles, l'Empereur n'était pas un homme; c'était... c'était l'Empereur. Il le regardait comme un dieu. Et pourtant chacun savait bien que, à en croire le sergent, s'il n'y avait pas eu de Peyrolles, il n'y aurait pas